



UNE SCÈNE AUX ILES HAWAII.

Les Hawaïens aiment l'eau et nagent comme des poissons. Les hommes et les femmes se réunissent à quelque endroit convenable et s'engagent dans de petites canots les dangers du plus dur rascal.

La Roi Milan Intime.

Paris, 21 février: J'ai connu particulièrement Milan Obrenovitch au cours de son existence aventureuse, et j'ai gardé de sa physionomie une impression singulière que je voudrais traduire dans ces souvenirs personnels.

Nos premières relations datent de l'époque déjà lointaine où il vint commencer son éducation au lycée Louis-le-Grand. Je le rencontrai habituellement chez l'ami Julien de La Gravière où il venait en compagnie du prince Nikita de Monténégro, un autre élève de Louis-le-Grand, passer ses jours de sortie. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ce potache, un peu gauche, un peu timide, n'était pas par un excès de zèle pour ses études, avait, par contre, une tendance très marquée à la gloriole et un goût très prononcé pour la cuisine française.

Depuis l'occasion de le revoir sur la grande scène de la vie, à trois reprises et dans des circonstances bien différentes.

La première fois, c'était à Berlin, à la veille du traité de cette campagne désastreuse, où, sans le secours de la diplomatie russe, le croissant ottoman serait venu camper sous les murs de la capitale serbe. Milan était à l'heure de l'émancipation de son pays, il en parlait à tout venant. De sa voix aigrelette et de son geste abondant, il cherchait à faire passer sa conviction dans l'âme de ses auditeurs.

Tandis que les autres peuples des Balkans, s'écriaient, ils supportaient leur esclavage en silence, les Serbes furent les seuls à protester sans relâche contre la prépondérance ottomane. Cette protestation dura cinq siècles; elle se manifesta par une série ininterrompue de soulèvements populaires, par des émigrations en masse, par une participation constante à toutes les luttes qui ont éclaté

contre la Turquie. Cette persévérance constitue donc, à tous les points de vue, la continuation du droit national serbe à une vie politique indépendante.

Encouragé dans ses idées par la chancellerie de Saint-Petersbourg, il chargea son confident intime, M. Ristich, de présenter un mémoire au congrès de Berlin, où, grâce à l'appui des plénipotentiaires russes, il eut la bonne fortune de faire reconnaître l'indépendance de la Serbie et son autonomie absolue vis-à-vis de la Porte.

Milan triompha bruyamment; il eut alors une heure de gloire. L'émancipation de son pays lui valut une popularité de bon aloi dont la postérité lui tiendra certainement compte. Malheureusement, il ne tarda pas à ternir ce premier joyau de sa couronne. A peine échappé du joug ottoman, semblable à ces fils de famille qui au lendemain de leur majorité s'empresse de renier l'autorité paternelle et se lancent dans une série d'aventures, il a soin de renier toutes les tendances traditionnelles de sa maison pour appliquer ses idées personnelles. Son évolution rapide vers la politique de l'Autriche et sa rupture éclatante avec la Russie, au lendemain de l'acte diplomatique auquel il devait son émancipation, restèrent comme un des exemples les plus mémorables de cette indépendance de cœur dont les nations ne sont pas plus exemptes que les individus.

— Que voulez-vous, lui arrivait-il de dire en guise de justification, l'arbre ne tombe pas toujours du côté où il penche!

La seconde fois que je rencontrai Milan Obrenovitch, ce fut à Nisch, au moment de la campagne si imprudemment engagée contre la Bulgarie. Le pays, mal dirigé, en proie aux scandales, aux dissensions, était accessible d'impôts. Milan avait entendu dire que les rois embarrassés se tiraient quelquefois d'affaire en déclarant la guerre à leurs voisins. Il avait appliqué cette théorie au pays gouverné par le prince Alexandre de Battenberg, et à Nisch, où il avait établi son quartier général, il s'amusait, en attendant de faire grouiller le canon, à couper des grenouilles vivantes en deux, à

grands coups de sabre. Malheureusement, les Bulgares ne paraissent pas disposés à se laisser traiter de la sorte. La campagne fut loin d'être favorable au roi Milan. Son armée, complètement battue à Slivnitsa, se replia dans le plus grand désordre. Je l'aperçus, au milieu de la déroute générale, se tenant encore élégamment à cheval, mais pâle, effaré, paraissant mettre sur le compte de la destinée ce qui n'était que le résultat de son imprévoyance.

— Voilà, me dit-il en me reconnaissant, où vous conduisent les jeux de Sa Majesté le Hassard!

La troisième rencontre eut lieu à Paris, bien des années après, non loin de l'Arc de Triomphe de l'Étoile; elle est, pour ainsi dire, l'épilogue de celle qui précède. Le roi Milan était devenu le comte de Takovo. Après avoir abdicqué en faveur de son fils, moyennant une dotation de six millions, il était venu s'installer dans un hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne qui se trouvait, par une singulière coïncidence, limitrophe de l'hôtel habité par les Karageorgevitch, ancien prince de Serbie, mais dépossédé par les Obrenovitch. Entre les deux familles il y avait plus qu'une rivalité de race, il y avait une tache de sang et cette soif de la vendetta qui en était la conséquence fatale, un des Karageorgevitch ayant été assassiné au profit de Michel Obrenovitch, son compétiteur, et la vengeance étant le premier devoir de ces anciennes races.

Ce voisinage pouvait donc avoir des conséquences tragiques. Il n'en fut rien. Tout se borna à des coups d'œil méprisants quand les deux princes, tombés du même faite, se croisaient sur les mêmes trottoirs, faisant au Bois le tour du même lac, s'asseyaient le soir aux mêmes spectacles. Le reste du temps, le comte de Takovo, en homme avisé, préféra les émotions du baccara aux responsabilités de la vendetta. On sait comment se termina cette existence de joueur. Dépossédé, ruiné, l'ex-roi dut implorer plus d'une fois l'appui financier de son fils. Un jour que je faisais allusion devant lui à la soif de vengeance qui devait l'animer contre les Karageorgevitch: — Si j'ai soif de quelque chose en ce moment, me dit-il, c'est simplement d'un louis.

Tel est l'homme qui, monté sur le trône à quatorze ans, après avoir assuré l'indépendance de son pays, fait retentir le monde de ses aventures, a abdicqué à dix ans en faveur de son fils, pour vivre de la vie des joueurs de profession, est allé s'éteindre lamentablement à Vienne, dans une chambre d'hôtel. A le juger par cette vie d'aventures et par les quelques traits que j'ai résumés brièvement dans ces souvenirs personnels, il semble que sa note caractéristique ait été l'indiscipline.

Au musée Carnavalet.

Les nombreux amateurs des souvenirs de l'épopée napoléonienne vont pouvoir, dans quelques jours, admirer, au musée Carnavalet, un petit buste en biscuit représentant Bonaparte, Premier Consul, posé sur un socle de porcelaine or, blanc et bleu, et qui est d'une rare finesse d'exécution.

Ce buste, de Niderviller, était exposé l'année dernière au petit Palais des Champs-Élysées. Il va être placé près du nécessaire de l'Empereur, dans la salle Empereur du musée.

L'inutile estomac.

La bonne conscience rend l'homme agréable, et par un juste retour, la bonne humeur rend la paix à la conscience. Le remords est pathologique. Un homme qui a des membres sains, une circulation facile, et dont toute la machine travaille joyeusement, trouve dans la paix de l'organisme la paix même du cœur. Conscience et santé forment un système de forces réversibles. Aussi importe-t-il grandement au progrès moral de l'humanité que la santé générale soit bonne. Par malheur, elle ne l'est pas. Une hygiène déplorable dégrade nos consciences. La tristesse contemporaine vient de l'estomac.

Ce triste viscère afflige nos réveils, inquiète nos après-midi, alourdit nos soirs. S'il est vide il cric, il se contracte, il nous tenaille; s'il est plein, il nous tourmente de longs reproches. Il se graisse et ne digère plus. Ou il sécrète trop de suc, et on l'a vu se digérer lui-même. Il passe d'un excès à l'autre. Turbulent et persécuté, trop dilaté quelquefois et plus insuffisant, avide et dégoûté, c'est le plus capricieux des tyrans. Nous avions jusqu'à présent supporté ses fantaisies en faveur de ses services. Mais voici une révélation qu'on nous fait. Ces services même, dit-on, sont fort exagérés. L'estomac est un organe peut être utile, mais non indispensable. On s'en passe. On fera peut-être bien de s'en passer toujours.

En 1897, à Zurich, on enleva l'estomac d'une femme. Elle guérit, se porta bien pendant un an, et mourut, par la raison toute simple que nous sommes tous mortels. L'opérée de Zurich est bien connue du public, un éminent écrivain, M. de Parville, lui ayant consacré une étude dont on se souvient. L'expérience a été refaite depuis. Elle a été encore tentée récemment à Strasbourg, par le docteur Breckel, sur une femme qui souffrait d'un cancer à l'estomac. Le chirurgien se décida à tenter l'ablation de l'organe. L'opération, qui dura une heure et demie, réussit à merveille. La patiente se rétablit et quitta l'hôpital. Dans les premiers temps, on surveillait beaucoup son régime. Soins superflus! Elle engraisse. En peu de temps elle a augmenté de vingt livres.

On peut penser que dans vingt ans d'ici le préjugé qui règne, et qui nous impose d'avoir un estomac, sera relégué parmi les superstitions du passé. Lecteur dyspeptique, donne l'exemple. Sépare-toi sans hésiter de ces fatigues compagne, auteur de tes mélancolies. Livre-le au bistouri et fais-en faire une cornemuse pour tes jeunes enfants. Le foie, l'intestin, le pancréas remplaceront avec zèle leur camarade évincé. Son départ leur faisant de la place, ils s'épanouiront activement sous la voûte déblayée de ton diaphragme. Et toi-même, plus léger, tu écouteras sans distractions désormais les mille voix de la nature. Ta pensée, qui ne sera pas sans cesse ramée vers toi, voyagera librement dans l'univers. Tu comprendras le rapport des choses. N'ayant plus à te plaindre, tu aimeras mille objets. Ce jour-là, lecteur, tu seras poète.

La situation dans la Colonie du Cap.

Cradoe, Colonie du Cap, 5 mars. — Les Boers ont occupé une position sur la Rivière Riet.

UNE NOUVELLE LOCOMOTIVE.

Les compagnies de chemins de fer ont imaginé différents moyens pour débayer les voies de la neige qui, surtout dans certains pays, s'y accumule avec une extrême rapidité, parfois à une hauteur de deux ou trois mètres au-dessus des rails. Dans cet ordre d'idées, les ingénieurs du Boston and Maine Railroad, aux Etats-Unis, viennent de mettre en service un nouveau type de locomotive charrie qui a déjà rendu, comme chasse neige, d'incontestables services sur cette ligne, dont le trafic était souvent arrêté pendant l'hiver.

Il s'agit, en quelque sorte, d'une espèce de charrie automotrice, montée sur deux paires de roues basses, et qui attaque le banc de neige par en dessous, au moyen d'un double soc en acier. Le corps de la charrie est formé de madriers très solidement entrebâisés et revêtus d'un blindage assez épais. Les flancs du soc ont été garnis de plaques en acier boulonnées sur le chariot, dont la hauteur, au-dessus de la voie, est d'environ 1 m. 90. Un mécanicien et un conducteur sont affectés à la manœuvre de la nouvelle locomotive-charrie, qui peut, dans les conditions normales, débayer jusqu'à cinq kilomètres de ligne à l'heure, avec une épaisseur moyenne de neige d'un mètre et demi.

Vers le pôle sud.

Le Times donne quelques détails sur l'expédition antarctique que le docteur Nordenskjöld prépare en Suède.

Le docteur Nordenskjöld a acheté un baleinier à vapeur norvégien et ayant déjà fait plusieurs voyages dans les mers polaires. Ce bateau avait été acquis éventuellement par le professeur Nathorst. L'année dernière, il avait été employé à rechercher Andrée à l'est du Groenland. Le vaisseau sera équipé à Gothenburg.

Le docteur Nordenskjöld estime les frais de l'expédition à environ 10,000 livres (250,000 fr.). De cette somme, la moitié a été déjà fournie par des souscripteurs suédois, et le roi Oscar a aussi promis de s'intéresser à cette expédition, la première de ce genre envoyée par la Suède. Si les circonstances le permettent, l'expédition suédoise concourra avec les expéditions anglaise et allemande. On espère que l'Antarctique sera prêt à partir aux environs du mois d'août.

THEATRES.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Décidément M. Harry Morris est un maître homme. Il vient de former une troupe excellente qui satisfait tous les goûts et ne laisse aucune prise à la critique, même parmi les plus affligés du paradis, la pire des maladies morales que nous connaissions. Si vous voulez passer une heure ou deux fort agréables, allez à l'Académie de Musique.

GRAND OPERA HOUSE.

Depuis dimanche dernier, c'est "Harbor Lights" qui fait les frais de la semaine théâtrale, au Grand Opera House. La troupe Baldwin-Melville y fait grand effet. La pièce offre à tous ses membres une excellente occasion de déployer leurs qualités personnelles et ils en profitent. De là le succès de

"Harbor Lights" que les effets merveilleux de lumières viennent encore accentuer.

CRESCENT.

Heureuse idée qu'a eue la direction du Crescent de nous donner "The Watch on the Rhine", dont le titre seul suffit pour attirer la foule. C'est ce qui arrive, en effet, depuis dimanche. La salle ne désemplit pas, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine qui se terminera plus brillamment encore qu'elle n'a commencé.

Il y aura matinée jeudi et samedi, toujours avec "The Watch on the Rhine" et l'excellent Al. H. Wilson.

TULANE.

Coquelin-Cyrano.

Nous nous trouvons, en ce moment, en présence de deux grands artistes, de ce que l'on appelle communément des étoiles — non pas des étoiles de hasard qu'une occasion favorable fait éclore, qu'une autre occasion adverse fait disparaître et qui ne sont, comme on dit, que des étoiles filantes; mais de deux astres un firmament de l'art, qui résistent à tous les changements de goût, à toutes les sautes de vent de l'opinion et qui sont véritablement des étoiles fixes.

On ne peut imaginer toutes les discussions qu'a engendrées parmi nous l'apparition de Sarah Bernhardt et de Coquelin.

Du jour au lendemain nous avons vu se reproduire toutes les discussions qui ont troublé jadis le monde de l'art, entre les classiques et les romantiques, entre les partisans de anciens et les partisans de l'école moderne.

Nous en avions un exemple curieux, hier encore. Qu'un nous permît de le dire, nous serions bien niais, nous, tant que nous sommes, de nous laisser aller aux impressions que nous font éprouver les grands acteurs, de nous lancer dans des discussions à perte de vue de questions que nous n'avons pas le temps d'approfondir et qui ne servent qu'à gâter nos plaisirs.

Comment, se demandait, hier soir, un de nos très intelligents voisins au théâtre Tulane, en suivant curieusement des yeux Coquelin dans son rôle de Cyrano, peut-il arriver à une perfection de diction, de jeu et d'expression telle, que nous croirions volontiers que tout cela arrive devant nous et que nous sommes de véritables acteurs dans ce drame? Mon Dieu, cela est bien simple.

Entralné par son amour de l'art, Coquelin a fait une profonde étude des procédés des grands maîtres: il se les est assimilés; il a donc devenus pour lui une seconde nature. Devenu maître absolu de ces procédés, dont l'emploi n'est pas pour lui un jeu, il peut donner libre carrière à ses élan naturels. Ces procédés sont devenus pour lui une sorte de tremplin qui lui permet d'exécuter des bonds prodigieux, de s'élever jusqu'au sublime.

L'auditoire n'y voit que l'explosion du génie; c'est plus que ce qui est le résultat de ce même génie exploité par un travail gigantesque. Devenu par le travail maître du public, il a pu se former un répertoire à lui, composer des rôles qui conviennent le mieux à sa nature; il a retourné dans tous les sens; il en a étudié les moindres détails; il en a recherché les effets avec un soin minutieux.

Après avoir trouvé ces effets, il les a fixés, stéréotypés, de telle sorte que le travail ait devenu chez lui instinctif. C'est ainsi qu'il est arrivé aux miracles dont nous venons d'être témoins et qui nous ont émerveillés.

Etant donné un auditoire composé de véritables connaissances en matière d'art, une pareille exécution pourrait se reproduire vingt fois, sans qu'aucun des spectateurs songeât un instant à quitter son siège.

C'est surtout en fait d'art que l'on peut dire que le génie n'est

VIN MARIANI

Le Tonique Mariani Renommé

Recommandé dans le monde entier par la Profession Médicale, et déclaré pendant trente-huit ans le tonique stimulant le plus efficace, le plus sûr et le plus agréable.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

qu'un grand travail et une longue patience. Seulement, il faut que la baguette de la fée vous ait touché à votre naissance.

Un déjeuner chez M. le Dr Arthur de Roude.

M. Coquelin emportera de son séjour à la Nouvelle-Orléans un aimable, un gracieux souvenir, un bon souvenir, car si au delà de la rampe l'éminent artiste obtient d'éclatants succès, en deça, c'est-à-dire dans les salons, l'homme du monde aux façons distinguées se fait connaître, admettre.

Hier matin, il déjeunait chez M. le Dr Arthur de Roude, un des médecins qui ont été pour les convives de M. de Roude d'avoir au milieu d'eux un homme de la valeur de M. Coquelin qui, en la circonstance, dépassant l'artiste, s'était fait gaiant homme et s'est livré à une causerie charmante, attrayant tous les sujets et les traitant avec cette autorité, cette maîtrise que n'acquiert un esprit distingué, qu'il ne s'en que par des études patientes, approfondies.

Nous l'avons vu sur ces planches qui l'animent, le surexcitent. La rampe allume, allume aussi en lui l'inspiration et, coûte que coûte, il trouve des moyens d'expression, une expression se diversifiant, se précisant sans cesse, plus surprenante par les oppositions, les plus accentuées, les formes les plus imprévues, les plus heureuses et surtout les plus personnelles dans leur multiplicité.

Hier nous l'avons admiré sous des traits différents, ceux du "gentilhomme" parfait qui, en France, se meut dans les sphères les plus élevées. Dans les sciences, dans les arts, dans la littérature, dans la politique, partout enfin, M. Coquelin compte des amitiés vraies, durables.

Ce qui captive chez cet homme, c'est le naturel, l'abandon auxquels il se livre dans l'intimité. Le régal à donc été double pour les convives du Dr de Roude, car tandis que les arts, les sciences, les lettres, les formes les plus imprévues, les plus heureuses et surtout les plus personnelles dans leur multiplicité.

Les élus de la petite fête intime étaient: MM. Coquelin, Paul Capdeville, les docteurs Souchon, Lebon, Chassaignac, MM. Alce Fortier, Fernand May, Stauffer, Antonin Lelong, H. Howard, Branch K. Miller, Dominguez et Armand Capdeville.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Sur le boulevard. Vous ne sautez plus Z?... Nous sommes en froid... Qu'est-ce qui a mis la glace entre vous? — Je l'ai traité de fourneau!

Lecture du journal en famille chez les Champaudet.

MADAME.—Encore un centenaire qui vient de mourir; il en meurt beaucoup depuis quelque temps.

MONSIEUR.—Ce n'est guère fait pour encourager à le devenir.

Dictionnaire fantaisiste.

CONFETTI.—Pâtes rondelles dont le retour n'annonce pas encore celui du printemps.

Les habitants boivent Abita à l'habitation. Ça épargne les maladies, ainsi que la bourse.

Feuilleton

DE LA Abeille de la N. O. No 41 Commence le 17 Janv. 1901.

LA Faute de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT Par PAUL ROUGET.

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR D'UN BERCEAU.

XII

LA RÉVOLTE DES CŒURS.

Suite.

Car il songerait qu'une partie de ses carottes aient peut-être

en pensée vers le père, vers celui qui la jeune fille devait aimer toujours.

— Que n'ent-il pas donné pour être à la place de cet homme?

Mais voici, que, déjà, la clarté d'espérance qui avait illuminé le visage de Jeannine s'éteignait.

Un nuage à présent l'assombrait.

— Elle reprit: — Vous m'avez dit, docteur, qu'un traitement long et sévère sera nécessaire?

— Oui, mademoiselle. Il faut fortifier le système osseux en général tout en essayant de rendre à chacun des os de la jambe sa position normale... Cela ne peut s'obtenir qu'à la longue, et en plaçant l'enfant dans un appareil...

— Mais comment ferai-je, hélas! Ce traitement, sans doute, coûtera beaucoup d'argent. Et je suis pauvre...

— Je vais me remettre au travail dès demain, c'est vrai. Je passerai les nuits...

— Une mère est contrainte quand il s'agit de la santé et du bonheur de son enfant.

— Aucune peine ne me rebutera...

— Mais malgré cela, je ne généraliserai pas suffisamment.

— Ces fautes seront excessives...

— Ah! mon Dieu; pourquoi m'avez-vous donné l'espérance, tout à l'heure!

— Elle venait de replacer l'enfant

dans son berceau. Des larmes purent dans les yeux de la jeune fille.

Henri Lipray s'était levé et approché d'elle.

Tout ému, il murmura: — C'est mal, mademoiselle, ce que vous dites là...

— Ne suis-je pas là, moi? Ne vous suis-je pas tout dévoué? —

— Les soins que nécessitera l'état de cet enfant, je les prendrai à ma charge.

— Ayez confiance en moi. S'il doit être guéri, il le sera, je vous le jure. Je ne négligerai rien pour arriver à ce résultat.

Elle protesta: — Non, monsieur, c'est trop, en vérité...

— Je ne puis accepter...

— J'ai déjà contracté envers vous une dette de reconnaissance que je ne pourrai jamais acquitter.

— Et vous m'offrez encore de m'aider, de soigner mon enfant!

— Tant de bonté n'est pas possible! Tant de générosité n'est pas acceptable...

Elle sanglotait en disant cela...

— Car elle sentait bien que ces paroles n'étaient point sincères. Qu'elle pensait le contraire, que son cœur criait: — Oh! oui... vous êtes bon et j'ai confiance en vous... Ma dette sera éternelle... Mais je ne l'oublierai pas... Sauvez mon enfant de cette épouvantable armée!

Doucement, Henri avait pris

les mains de la jeune fille. Il les sentait trembler dans les siennes. Il poursuivait: — Taisez-vous... Laissez-moi agir à ma guise... C'est mon bonheur à moi que d'essayer de faire le vôtre...

C'était presque un aveu.

Elle ne comprit pas pourtant... Toute au passé... toute à son enfant maintenant, elle n'avait pas vu ce qui était pourtant bien visible, cet amour qui montait vers elle, amour doux et triste, amour désespéré.

— Elle ne se rendait pas compte du trouble de ce jeune médecin...

— Elle ne devinait pas le sentiment caché de cette âme, qui restait silencieuse devant elle.

Il acheva: — J'ai souffert... Je souffre aussi... souffrez-vous, au cœur, comme vous...

— J'adorais ma mère... elle est morte il n'y a que quelques semaines. Et pourtant sa mort n'est pas ce qui me cause le plus de chagrin...

— Je n'ai pas oublié la pauvre disparue, certes, mais ma pensée n'est plus guère à elle...

— Eh bien, il me semble qu'en me dévotant à quelqu'un, à ce pauvre innocent par exemple, j'ai peine à l'atteindre.

— Peut-être que Dieu me récompensera en m'envoyant un peu d'oubli...

— Laissez-moi agir à ma guise... Laissez-moi tenter l'impos-

sible... Il lui tenait toujours les mains. Elle se songait plus à retirer les siennes. Elle se sentait dévotée, brisée devant tant de bonté.

Et lui, à ce contact perdait la tête. Le sang lui montait aux tempes... Il lui semblait qu'il allait devenir fou...

Il avait conscience qu'il n'était plus maître de lui-même, qu'il allait crier sa peine... dire tous les mots brûlants qui lui venaient aux lèvres...

Qui sait si cette fille ne se laisserait pas attendre?... Cette fille... car elle avait déjà cédé à des supplications semblables...

Elle n'était plus pure... Elle n'avait pas résisté au désir.

En ce moment elle leva ses regards sur lui...

Elle vit une telle lueur dans ses yeux, un tel trouble sur son visage qu'instinctivement elle arracha ses mains de son étroite et se recula.

— Mais, monsieur, qu'avez-vous?

Elle avait jeté cela comme un cri. L'enfant dans son berceau s'effraya. Et il se mit à pleurer.

Brusquement Lipray revint à la réalité.

Il comprit l'horreur de ce qu'il allait faire.

Reprenant possession de lui-même, il murmura: — Pardonnez-moi, mademoi-

elle. Cette souffrance que j'endure parfois est au-dessus de mes forces.

— Celle, que j'aime est votre vivant portrait...

— Quand je suis auprès de vous, il me semble être auprès d'elle. Tout à l'heure j'ai eu cette illusion. Mais c'est passé. Me voici redevenu fort...

Il parlait avec peine... Il comprit qu'il devait briser là cette conversation... ou tout au moins en changer le cours. Un mot pouvait être irréparable. Il reprit vivement: — Il faut attendre quelques semaines encore. Puis nous commencerons le traitement. Et si Dieu le veut, l'an prochain votre enfant marchera... comme tous les autres enfants.

— Qu'il vous écoute, monsieur!

— Oh! il vous exaucera. Je vais tout le prier!

Henri prit congé de la jeune mère, redescendit chez lui.

Un instant après il était seul dans son cabinet de travail devant le portrait de madame Lipray, le front courbé, il murmurait: — Pauvre mère, du haut du ciel tu dois voir mes souffrances.

— J'ai lutté, j'ai tout fait pour empêcher cet amour entré si brutalement en moi.

— Vainement, hélas! Tous mes efforts n'ont abouti qu'à augmenter ma détresse.

— Mais je te le promets... je vais régir.

"Puisque mon amour est impossible, puisqu'il faut le briser... je le briserai..."

"Et je te revierdrai alors à toi seule, à toi ma pauvre mère... Crois-moi..."

"J'accablai la tâche que je me suis assignée: la réhabilitation de ta mémoire chérie.

Il fut plus calme après cette prière.

Mais néanmoins il ne se remit pas au travail.

Il n'avait plus cette puissance de volonté d'autrefois qui lui permettait de passer des heures courbés sur ses livres, ou enfermés dans son laboratoire à absorber dans ses analyses.

De sa découverte récente, il ne s'occupait même plus.

Pourtant, on faisait un certain tapage autour de son nom.

Quotidiennement il était cité. Partout dans le monde médical, on s'entretenait de lui.

Et par une de ces ironies plus continuées que son croit, lui, en revanche, se désintéressait presque complètement, à présent, de ce qui l'avait tant passionné.

Et de plus en plus, son maître, le docteur Lorillot grondait: — Quel dommage qu'il dénuage, ce garçon!

Il ne désespérait pas, heureusement, mais il aimait.

Et son amour pouvait jusqu'à un certain point, être assimilé à la folie.

Le soir même, il se rendit sur la tombe de sa mère.